

JUAN ANTONIO DE OLAVARRIETA AU PORTUGAL: LE MÉDECIN JOSÉ JOAQUÍN DE CLARRROSA

Miguel Benitez

Universidade de Sévilha

Le 27 février 1767, l'optimiste Voltaire écrivait de son château de Ferney à la tzarine Catherine II: "Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord [...]. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne, et à la fin même elles se dissiperont". Si l'accomplissement de la prophétie voltairienne se fait attendre, le diagnostic en ce qui concerne son époque ne peut être plus certain: le royaume d'Espagne, ni ses colonies, n'ont connu aucune trace des *Lumières*. Les timides tentatives de s'adapter au développement des sciences et des lettres dans les temps modernes ont été rigoureusement contrôlées par l'Inquisition, bras armé de l'alliance établie entre le Trône et l'Autel dans la lutte contre les nouvelles idées: sa vigilance s'étendait à toute activité intellectuelle, et sa force était telle qu'elle a pu s'exercer à la fin du 18^e siècle contre des ministres, tels Macanaz ou Olavide. L'Espagne n'a pas connu la réforme protestante, qui est à l'origine du libre examen, ni la liberté de penser, qui imprègne le radicalisme des *Lumières*. Et l'appel de Voltaire à lutter contre l'Infâme n'a pas eu le moindre écho ici. Il faut avouer en somme que ce que nous appelons "*la Ilustración*" n'a pas jeté une grande lumière sur les épaisses ténèbres qui désolaient le pays. Quelques-uns cependant osèrent défier, au risque de leur liberté et de leur vie même, le pouvoir de l'Inquisition. Parmi eux, Juan Antonio de Olavarieta, aussi appelé José Joaquín de Clararrosa, un franciscain profondément anticlérical, un prêtre anti-chrétien, republicain, franc-maçon et révolutionnaire. Ce personnage singulier a passé une partie de sa vie au Portugal: il y a exercé la médecine et écrit quelques-uns de ses ouvrages, notamment son *Viaje al mundo subterráneo y secretos de la Inquisición revelados a los españoles*, où il montre l'organisation interne de ce tribunal, qu'il dit voué à perpétuer l'ignorance par la terreur et par la force.

La biographie de Juan Antonio de Olavarieta illustre un courant de pensée rarement cultivé en Espagne. Ce franciscain persécuté par l'Inquisition en Espagne et dans les colonies américaines a voulu construire dans ses écrits le matérialisme philosophique et il a soutenu les idéaux de la révolution de 1789. Il était né à Munguía vers 1763 et avait fait des études dans les séminaires de Santander et Bilbao. Une première tentative de quitter le couvent pour s'incorporer aux missions du Pérou en 1783 s'est soldée par un échec¹; mais nous le verrons par la suite enrôlé dans les bateaux de la Compañía de Filipinas, à titre de chapelain. En 1791, il édite à Lima pendant quelques mois un *Semanario crítico*². A partir de 1794, prétendument sécularisé, il publie à Cadix, "en calidad de Pobre Sacerdote que busca su subsistencia por medio de honesto trabajo"³, un éphémère *Diario de Cádiz*, et entreprend d'autres initiatives éditoriales. Déjà à ce moment, ses indiscretions ont attiré sur lui l'attention de l'Inquisition, qui l'inculpe, par contumace, en 1797, et le condamne comme hérétique, athée, matérialiste, impie et blasphémateur à la prison secrète, avec confiscation de ses biens⁴. En effet, en octobre 1796, Olavarieta était parti vers l'Amérique en compagnie du colonel créole Jacinto Bejarano, qu'il avait connu à Cadix;

1 Sevilla-AGI Quito 319, N 16, "Expediente de D. Juan Antonio de Olavarieta, religioso franciscano en el Convento de Bilbao, sobre los malos tratamientos de su Guardián por querer ir a las Indias".

2 R. FORNS BROGGI, *La estrategia comunicativa del Semanario Crítico de Juan Antonio Olavarieta: Ilustración y polémica en el periodismo limeño de 1791*, Tesis para el título de Bachiller en Humanidades, Pontificia Universidad Católica del Perú, 1983; "Relectura del *Semanario crítico* de Juan Antonio de Olavarieta (Lima 1791), Lexis XV (1991), 73-86.

3 Madrid-AHN Estado leg. 3244, document daté du 23 juin 1795

4 Madrid-AHN Alegaciones Fiscales leg. 3726, exp. 3, n° 188, "El Fiscal del Sr^o Off^o de Sevilla contra D^o Juan Antonio Olavarieta", f. [6]

dès son arrivée à Guayaquil, en juillet 1797, il a joui de la protection du gouverneur Juan de Mata Urbina: Olavarrieta y développera différentes activités économiques et sociales, sans rapport avec le soin des âmes⁵. Forcé de quitter les lieux à la fin de 1799, sous prétexte des rigueurs du climat, Olavarrieta obtiendra, avec l'appui du cercle d'Urbina dans la Nouvelle Espagne, la cure d'Axuchitlán, dépendant de l'évêché de Michoacán. Il y sera arrêté par l'Inquisition à la fin de 1802, accusé d'avoir composé un traité intitulé *El Hombre y el Bruto*, qu'il aurait fait circuler, manuscrit, parmi ses amis, et sera condamné à la prison perpétuelle. Au mois d'août 1804, il sera ramené en Espagne⁶. A son arrivée à la métropole, il sera enfermé dans les prisons de l'Inquisition pendant un temps, avant d'être transféré dans un couvent, vraisemblablement sous la tutelle de ses supérieurs franciscains, d'où il prendra enfin la fuite, pour réparaître vers la fin de 1805 au Portugal, sous la personnalité empruntée du médecin José Joaquín de Clararrosa.

Olavarrieta et la médecine

Juan Antonio de Olavarrieta s'était très tôt intéressé à la médecine. Il avait déjà publié dans le *Semanario crítico*, entre autres, des "Observaciones médico-anatómicas sobre afectos de pulmón, y diseño de una máquina para el uso de su remedio"⁷. Cet intérêt pourrait avoir été éveillé par une santé fragile, tout au moins pendant son séjour dans les colonies américaines. En effet, dans la correspondance saisie au moment de son arrestation, Olavarrieta parle souvent de ses problèmes de santé. Ainsi, dans une lettre adressée à son père vers la fin de 1799, il justifie sa sortie immédiate de Guayaquil par les fièvres intermittentes dont il pâtit à cause de la rigueur d'un climat excessivement chaud et humide⁸. Vers la même époque, il s'exprime en des termes semblables à son ami Matías Olazarra, résident à Cadix⁹. Arrivé à Axuchitlán, au mois d'août 1800, à la recherche de lieux plus salubres, il souffre un nouveau accès de fièvre, comme il le raconte à son ami Fausto de Elúyar:

*Sacudi mis tercianas sin otro remedio q̄ el de adietarme un poco, abstenerme del trabajo, y pasearme a caballo: en el momento q̄ me sentia algo aliviado de la maior fatiga de la calentura, hacia ensillar mi toro, y corria por estos llanos asta empaparme de sudor, luego volvia a mi casa, mudaba una camisa, y me soplaban un bollo y una taza de leche, o sericaia con un trago de malaga: con esta preparacion dormia perfectamente, asta que me vi libre del todo.*¹⁰

En février 1801, un autre de ses amis, le comte de la Contramina, qui lui a rendu visite à Axuchitlán, montre sa préoccupation du fait que le curé était resté alité après son départ, même s'il sait que le malade s'était vite rétabli¹¹. Enfin, son transfert à la capitale par les commissaires de l'Inquisition, à la fin de 1802, se voit aussi retardé par une nouvelle maladie, une compression de l'urètre, avec suppuration¹².

Il ne faut pas oublier aussi que médecins et chirurgiens étaient rares dans les colonies, surtout dans les contrées éloignées. Dans ces conditions, il semble logique que les curés fussent chargés des premiers soins médicaux, comme le confirme d'ailleurs Olavarrieta lui-même. En effet, dans une lettre écrite début 1800 de Pénjamo, où il assiste l'ordinaire du lieu, à Manuel Abad, vicaire général de l'ar-

5 M. BENÍTEZ, "Un fraile libertino en la América colonial: Juan Antonio de Olavarrieta y el círculo de Urbina en Guayaquil", *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo* XIII (2005), 175-212 (sous presse).

6 La documentation concernant cette affaire se trouve à l'Archivo General de la Nación de México; elle a été partiellement publiée: "Causas de Estado e Inquisición contra el Br. D. Juan Antonio de Olavarrieta", *Boletín del Archivo General de la Nación* V (1934), 481-546, 683-703.

7 *Semanario crítico* n° 14, pp. 124-128. Olavarrieta tient son information des "avis économiques" de la Hollande pour les années 1754-1755 [A. Gil Novalés, "Clararrosa, americanista", *Ilustración española e Independencia de América. Homenaje a Noél Salomon*, Barcelona, Universidad Autónoma de Barcelona, 1979, p. 121, nota 42].

8 México-AGN Criminal 676, f. 80

9 *Ibidem*, f. 75 v.

10 *Ibidem*, f. 56, le 6 novembre 1800. La sericaia ou sericá est un plat fait avec des oeufs mélangés avec du lait et du sucre.

11 *Ibidem*, f. 55. México, le 18 février 1801

12 México-AGN Criminal 582, f. 387. Le médecin, José Galiana, lui a prescrit des "algalias" pour faciliter l'évacuation de l'urine. Le dossier México-AGN Real Fisco de la Inquisición 136 contient une copie de ce document, où l'on dit que le malade "está usando de algalias" [ff. 332 r/v], ce qui fait croire qu'il se prescrivait lui-même des remèdes.

chevêché de Michoacan à Valladolid, Olavarrieta cite parmi ses capacités, à côté des études entreprises concernant l'administration du pays, la pratique de piqûres, "el modo de hacer inyecciones"¹³. Vers la même époque, il parle au même Abad du soin des malades parmi les tâches propres à la cure d'âmes:

*Hemos concluido con la maior felicidad las tareas quadragesimales: el trabajo por sí ha sido mui fuerte pero repartido con equidad entre muchos útiles operarios a cada uno nos ha parecido soportable su carga. Hemos confesado desde mi llegada asta el dia de la fecha 6000 personas; hemos echo tres novenarios; se han asistido todos los enfermos con puntualidad: se han enterrado como 20 personas: se han bautizado como 40 y se han casado como 12.*¹⁴

Plus tard, dans une lettre à Juana Amat, belle-soeur du gouverneur Urbina, Olavarrieta cite encore l'assistance aux malades parmi ses occupations à Axuchitlán:

*Entre tanto se comienza, y sigue esta labor desde el entrante mes sin que yo me distraiga en ella, sigo haciendo un cura que asombra. Todos dicen que soy admirable por celoso, por caritativo, por caballero, por docto, por popular y accesible, por generoso, por santo por todo lo que Vmd quiera y mucho mas. Yo predico, confieso, medicino enfermos, socorro a los Pobres, instruyo a los labradores y artesanos.*¹⁵

La présence d'une série de livres concernant des sujets médicaux parmi ceux confisqués au moment de son arrestation¹⁶ confirme l'intérêt d'Olavarrieta en la matière. Parmi ces ouvrages, il y a surtout "Un tomo de la Medicina domestica o tratado completo del metodo de precaver y curar las enfermedades con el regimen y medicinas simples y un apendice que contiene la farmacoepa necesaria para el uso de sus particulares. Escrito en Ingles por el Dr Gorge Buchan". Il s'agit, en effet, de l'ouvrage publié à Edinburg en 1769 par William Buchan, sous le titre *Domestic Medicine: or, a Treatise on the Prevention and Cure of Diseases by Regimen and Simple Medicines. With an Appendix, containing a Dispensatory for the Use of private Praticitioners*¹⁷. Plusieurs fois réédité pendant la vie de Buchan, ce livre fut traduit dans plusieurs langues. Il connut la même année 1785 trois versions différentes en espagnol¹⁸: une première, qui devait rester incomplète, par les soins du médecin Joseph Iberti; une autre, en 5 tomes, oeuvre du prêtre irlandais Pedro Sinnot, faite à partir de la traduction française du médecin Duplanil¹⁹; enfin une troisième du colonel Antonio de Alcedo²⁰. Le livre est divisé en deux parties d'inégale extension: la première

13 México-AGN Criminal 676, f. 83 v.

14 *Ibidem*, f. 72. La lettre est datée du 14 avril 1800.

15 *Ibidem*, f. 61, lettre citée du 14 septembre 1800.

16 *Ibidem*, ff. 37-38, "Inventario de los Libros y papeles q^e se encontraron en la casa de habitación del S^r Cura D^o. Juan Ant^o de Olavarrieta".

17 William Buchan [1729-1805] avait quitté ses études de théologie à Edinburg pour se consacrer à la médecine. Après son doctorat en 1761, avec un travail intitulé *On the preservation of infant life*, il pratiqua la médecine à Sheffield et enseigna depuis 1766 la philosophie naturelle à l'Université d'Edinburg. En 1778, il s'installa à Londres, où il s'acquit une réputation dans sa profession. Buchan publia deux autres livres, l'un sur la blennorrhagie et l'autre intitulé *Advice to mothers on the subject of their own health and on the means of promoting the health, strength and beauty of their offspring*, London, 1803.

Sur ce médecin et l'importance de son ouvrage dans l'histoire de la médecine, voir C.J. Lawrence, "William Buchan: Medicine Laid Open", *Medical History* XIX (1975), 20-35; C.E. Rosenberg, "Medical Text and Social Context. Explaining William Bucan's *Domestic Medicine*", *Bulletin of the History of Medicine* LVII (1983), 22-42; N. Fenouillant, *Médecins et charlatans en Angleterre* (1760-1815), Bordeaux, P.U. de Bordeaux, 1991, chapitre III.

18 E. Perdiguero Gil, "El interés por la vulgarización de la medicina en la España ilustrada: las tres traducciones de la *Medicina doméstica* de William Buchan (1785)", *Actas del IX Congreso Nacional de Historia de la Medicina* (Zaragoza, 21-23 de septiembre de 1989), F. Bujosa i Homar ed., Zaragoza, Prensas Universitarias de la Universidad-Área de Cultura y Educación del Ayuntamiento, 1991, III, pp. 1073-1081.

19 *Medicina doméstica ó Tratado completo Sobre los medios de conservar la salud, precaver y curar las enfermedades por un régimen y remedios simples. Por Guillermo Buchan, M.D. del Real Colegio Médico de Edimburgo*. Traducido [...] Por D. Pedro Sinnot, Presbitero. Une deuxième édition fut imprimée, "a costa de D. Pedro Kearney", à Madrid, Imprenta Real, 1792; elle contenait aussi "un especial tratado sobre el uso de Baños y Aguas Minerales". Sur le traducteur, voir E. Velasco Moreno, "Pedro Sinnot, la obra intelectual de un clérigo irlandés en España", M.B. Villar García ed., *La emigración irlandesa en el siglo XVIII*, Málaga, Universidad de Málaga, 2000, pp. 229-243.

20 *Medicina doméstica o tratado completo del método de precaver y curar las enfermedades con el régimen y medicinas simples, y un apéndice que contiene la farmacoepa necesaria para el uso de un particular*. Escrito en Inglés por Jorge Buchan y traducido al castellano por el Coronel D. Antonio de Alcedo. Madrid, en la Imprenta de D. Antonio de Sancha, 1785. Cette traduction reparut plusieurs fois: Madrid,

[chapitres I-XI] s'occupe des causes générales des maladies; la deuxième [chapitres XII-LV] traite des maladies elles-mêmes²¹. L'ouvrage ne s'adressait pas aux médecins; en effet, Buchan se méfiait de la manie du secret de ses collègues et tenait que toute personne jouissant d'une culture moyenne devait être en possession de quelques connaissances médicales de base –non pas pour se substituer au médecin, mais pour prêter les premiers soins au cas où l'on ne pourrait compter sur sa présence immédiate; et ainsi, le livre s'occupe plutôt de la préservation de la santé moyennant des pratiques hygiénistes et une alimentation soignée que du soin des maladies proprement dites.

Olavarieta avait aussi en sa possession "Un tomo que trata de las enfermedades venereas compuesto por Monsieur Estup". Il semble fort probable que le greffier ait transcrit erronément le nom du médecin français Jean Astruc, auteur d'un traité *De morbis venereis libri IV*, publié à Paris en 1736, traduit en français sous le titre *Traité des maladies vénériennes* [Paris, veuve G. Cavalier, 1755]²², et de cette langue en espagnol par Félix Galisteo, *Tratado de las enfermedades venéreas en que después de haber explicado el origen, la propagación y la comunicación de estas enfermedades en general, se trata de la naturaleza, de las causas y curación de cada una en particular*, Madrid, P. Marín, 1772, 4 vols²³. Le traité d'Astruc fut pendant longtemps un ouvrage de référence en la matière. Olavarieta s'était encore procuré un "Tratado del morbo gálico por el Ldo. Pedro López Pino", c'est-à-dire *Tratado de morbo gálico, en el cual se declara su origen, causas, señales, pronóstico y curación* que le chirurgien López Pina avait publié à Séville en 1719 et qui connut plusieurs éditions pendant ce siècle; le traité, divisé en 30 chapitres, contient un formulaire avec des recettes pour le traitement de la maladie, des préparations fondamentalement mercurielles²⁴. La présence de ces derniers ouvrages dans la bibliothèque d'un curé pourrait paraître surprenante, si ce n'était que nous connaissons la vie libertine d'Olavarieta par sa correspondance. En effet, dans une lettre adressée, d'Axuchitlán, à la fin de 1800 à son ami Manuel Jado, qui prépare son départ pour l'Espagne, le curé lui confie:

*Diviertase Vmd con quien no haya que recelar peligro de perpetuos lazos; y sea con moderacion, con prudencia y cautela no vabia Vmd a contraer alguna enfermedad q lo imposibilita para los sucesivos placeres. Yo he padecido quatro años terribles incomodidades por falta de necesarias precauciones, y sino acierto venir a Mexico, y si en esta Capital no se me buiera proporcionado la amistad de los quatro mejores facultativos q hicieron esfuerzo de sacarme con la maior felicidad me buiera sucedido algun trabajo: pero he quedado tan atemorizado q ya no soy capaz de entrar con una Muger sino a ciencia fixa de su absoluta sanidad.*²⁵

Malgré son titre pieux, "La caridad del sacerdote" mentionnée dans l'inventaire appartient aussi, d'une certaine façon, à cette littérature médicale. En effet, ce titre renvoie à l'ouvrage du prêtre sicilien Francesco Emanuello Cangiamila, *Embriologia sacra. Overo dell'ufizio de' sacerdoti, medici e superiori, circa l'eterna salute de' bambini racchiusi nell'utero materno*, publié à Palerme en 1745. Préoccupé par le sort du fœtus que l'on pouvait soupçonner encore vivant dans l'utérus de la mère décédée, Cangiamila conseillait

Benito Cano, 1786; Madrid, Imprenta de Ramón Ruíz, 1792, et 1798; Madrid, F. Frances, 1818. Antonio de Alcedo [1734-1812] fit une carrière militaire; à ce titre, il fut nommé gouverneur d'Alcira et de La Corogne. Il est surtout connu par son *Diccionario Geográfico Histórico de las Indias Occidentales o América*, Madrid, 1786-1789, 5 vols. La distribution du texte était aussi différente dans les traductions procurées par Alcedo et Sinnott: le colonel a respecté substantiellement celle de l'original, tandis que le prêtre irlandais a rénuméroté les chapitres de la seconde partie et les a parfois autrement divisés; la numérotation recommence d'ailleurs au tome IV.

21 Olavarieta pouvait lire ici, par exemple, un chapitre sur les fièvres intermittentes, parmi lesquelles les tertiaires dont il souffrait; Buchan recommandait surtout l'équitation, pour faciliter la transpiration.

22 Jean Astruc [1684-1766], fils d'un pasteur converti au catholicisme, professeur de médecine à Toulouse et Montpellier, plus tard médecin du duc d'Orléans et d'Auguste II de Pologne, fut nommé médecin de Louis XV à son retour à Paris en 1730 et professeur de médecine et pharmacie à la Faculté de Médecine de Paris. Outre ses travaux médicaux, Astruc publia, anonymement, à Paris, en 1753, un traité de critique biblique intitulé *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paroît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse. Avec des remarques qui appuient ou qui éclaircissent ces conjectures*, où il soutenait que Moïse avait rédigé la Genèse à l'aide de deux sources manuscrites différentes.

23 Une seconde édition parut à Madrid, B. Cano, 1791.

24 A. CHINCHILLA, *Anales Históricos de la Medicina en general y biográfico-bibliográfico de la española en particular*, Valencia, López y C^a, 1841-1846; New York-London, Johnson Reprint C., 1967, vol. III, p. 24.

25 México-AGN Criminal 676, f. 66 v. Olavarieta semble trop optimiste, ou bien il est retombé dans ses pratiques de risque, puisque la maladie qui retarde son transfert à la capitale n'est autre qu'une blennorrhagie.

dans cet ouvrage la pratique de l'opération césarienne, même par les curés s'il en était besoin, à l'aide d'arguments pris dans la médecine, mais surtout dans la théologie. Le roi Carlos III, qui avait connu le texte pendant qu'il régnait à Naples, remit aux évêques espagnols sa traduction latine²⁶ et dicta en 1671 un édit ordonnant à ses sujets l'application des idées de Cangiamila. Il n'est pas ainsi étonnant que l'ouvrage ait été résumé en espagnol au Mexique par le père franciscain José Manuel Rodríguez, qui a publié cet abrégé en 1772 sous le titre *La caridad del sacerdote para con los niños encerrados en el vientre de sus madres difuntas, y documentos de la utilidad, y necesidad de su práctica. Traducidos del idioma italiano al castellano*, accompagné d'un prologue destiné à justifier sa diffusion dans la colonie²⁷. Rodríguez reproduit dans cette brochure les arguments développés par Cangiamila pour convaincre les prêtres qui assisteraient au décès d'une femme enceinte de pratiquer eux-mêmes l'incision dans le ventre de la femme, en vue d'assurer le salut de l'enfant, en l'absence de toute personne mieux qualifiée; et s'inspirant toujours de l'original, il y a ajouté treize "Advertencias acerca del Parto Cesareo de las preñadas difuntas" et trois corollaires, dont le second explique avec force détails la technique pour pratiquer l'opération. Les autorités civiles et ecclésiastiques accueillirent chaleureusement la brochure du père Rodríguez: pour assurer sa diffusion, le vice-roi, Antonio María Bucarelli y Ursúa, a produit une lettre circulaire adressée "a todas las justicias" de sa juridiction, et l'évêque, Alonso Núñez de Haro y Peralta, conseillait son achat à tous ses curés:

*Mandamos con precepto formal, à todos los Curas, y Vicarios de nuestro Arzobispado, que siempre que se halle en peligro de muerte alguna Muger embarazada en sus respectivas feligresías, dispongan que se tenga prevenido, y pronto un Cirujano que haga dicha Operacion Cesarea, luego que se verifique la muerte de la Enferma embarazada, y extrahida que sea la Criatura del Vientre materno, le administren el Santo Sacramento del Bautismo. Y porque en muchos Pueblos de nuestro Arzobispado estamos informados no haber Cirujanos, ni otras Personas instruidas en el modo de hacer la Operacion Cesarea, es nuestra voluntad, que todos los Curas, y Vicarios compren, y tengan en su Casa un librito pequeño, que ha dado à la prensa el Reverendo Padre Fray Joseph Manuel Rodríguez de la Regular Observancia del Seráfico padre San Francisco, en el que explica el modo con que cómoda y fácilmente se hace la Operacion, à fin que los Curas y Vicarios la hagan por sí mismos, quando no haya persona secular, que pueda hacerla.*²⁸

L'inventaire des livres d'Olavarrieta fait état de l'existence de trois exemplaires de l'ouvrage du père Rodríguez. Or, puisque la lecture de *El Hombre y el Bruto*, où il nie l'immortalité de l'âme, exclut qu'il ait pu être mû par des motivations religieuses, il faudrait conclure qu'il agissait encore à cette occasion en des raisons d'hygiène publique et d'instruction de la population. Son intérêt pour la médecine en général et son penchant à la transgression des limitations de son état ecclésiastique pourraient également avoir renforcé ses motivations.

On compte encore parmi les livres confisqués "Una Cartilla de Cirujanos por dn Vicente Ferrer". Il s'agit sans doute de la *Cartilla de Cirujano y manual para todos* publiée par Vicente Ferrer Gorraiz Beaumont y Montesa à Barcelonne en 1780²⁹. Son titre explique déjà assez sa présence dans la bibliothèque d'Olavarrieta, obligé, de par sa condition même d'ecclésiastique, de s'initier aux techniques des chirurgiens, comme nous l'avons remarqué.

26 *Embriologia sacra, sive de officium sacerdotum, medicorum et aliorum circa aeternam parvulorum in utero existentium salutem*, Palermo, 1758.

27 L'ouvrage a été réédité en 1773, 1799 et 1818. Les documents publiés avec la traduction disent le père Rodríguez "Predicador General, ex Lector de Sagrada Teología, ex - Custodio de esta Provincia, Cronista de todas las de Nueva España, Teólogo del Cuarto Concilio Provincial Mexicano, Examinador Synodal nombrado por el mismo, y Comisario Visitador del venerable Orden Tercero de Penitencia de esta Ciudad". José Toribio Medina cite d'autres ouvrages de cet auteur [*La imprenta en México* (1539-1821), México, 1911 (éd. facsimil, México, UNAM, 1989, VI, 23)].

28 *La caridad del sacerdote*, México, Zúñiga, 1799, s.p. [VII-VIII]. Le texte a été édité par J.C. Ruíz Guadalajara, "Con la sangre de todo un Dios". *La caridad del sacerdote para con los niños encerrados en el vientre de sus madres difuntas* y notas sobre la operación cesárea post mortem en el período novohispano", Relaciones XCIV (2003), 201-248.

29 Il y a un exemplaire de cet ouvrage de 182 pages à la bibliothèque de l'Université de Navarre, Humanidades Fondo Antiguo BB.199.476. Gorraiz est aussi auteur de *Nuevas propiedades de la sal: disertacion physico-medica en que se muestran las incomparables virtudes de la sal de la laguna de la Higuera* (Madrid, Imprenta Real de la Gazeta, 1780) et d'un Juicio o dictamen sobre el proceso de la inoculación (Pamplona, 1785).

Cependant, dans un écrit non daté adressé au tribunal de l'Inquisition, mais sans doute postérieur à juin 1803, Manuel Calderón de la Barca, "criado confidencial" d'Olavarieta, réclame la dévolution des biens que lui auraient été confisqués confondus avec ceux du curé. Mis en prison lors de l'arrestation de son maître, le 26 novembre 1802, Calderón sera libéré quelques jours plus tard, le 22 décembre; il aurait quitté Axuchitlán dès les jours suivants, et la confiscation des biens du curé ayant eu lieu le 3 février 1803, Calderón allègue que le commissaire délégué par l'Inquisition aurait saisi pêle-mêle tout ce qu'il avait trouvé dans la maison³⁰. Dans la liste qu'il dresse de ses biens, irrégulièrement confisqués, on trouve "una caxita con seis frasquitos de medicina", "La obra de Buchan en quatro tomos", "Anatomia completa en un tomo", ainsi qu'une "Cartilla de cirujanos"³¹. Or, il révèle aussi qu'il avait participé en qualité d'empailleur et de chirurgien à l'expédition au Guatemala dirigée par le médecin Martín Sese, avant d'entrer à son retour au service d'Olavarieta. Sa réclamation semble donc fondée. Plusieurs détails rendraient cependant suspect son témoignage. Tout d'abord, il y a le fait que le curé de Cutzamala, Juan José Simón Haro, réclame lui-même quelques livres qu'il aurait prêtés à Olavarieta³²; or, celui-ci explique que les livres en question n'avaient pas du tout été confisqués, n'étant pas à lui³³; dans ces conditions, on peut imaginer qu'Olavarieta aurait aussi mis de côté les livres appartenant à Calderón...³⁴ Ensuite, les ouvrages cités par Calderón ne coïncident pas avec les titres de la liste des livres d'Olavarieta établie par le greffier, à l'exception d'une "cartilla de cirujanos". Mais on ne trouve aucun livre d'anatomie parmi ceux du curé. Cela pourrait peut-être s'expliquer par les circonstances où s'est produite son arrestation. En effet, dans un rapport au vice-roi daté du 24 janvier 1803, Olavarieta s'exprime en ces termes:

*En mi primera sorpresa se sacaron de mi casa con el maior desorden y en manos de la mas vil canalla, todos los libros y papeles sin dejar siquiera una cubierta: todos estos han sido leídos diariamente, y aun andan de mano en mano.*³⁵

Quelques livres auraient pu ainsi se perdre dans ce remue-ménage. La chose n'est cependant pas probable. Olavarieta exagère certainement, en vue de rendre responsables les commissaires d'accroître par là le mal même qu'ils voulaient éviter. D'ailleurs, il ne parle dans la suite d'aucune perte au moment de la confiscation de ses biens. Et Calderón aurait pu nommer l'auteur de cet ouvrage d'anatomie. Enfin, le valet dit que son livre de Buchan était en quatre tomes, tandis que l'inventaire de la bibliothèque d'Olavarieta fait état d'un seul. Or, cet inventaire reproduit avec une notable exactitude le titre de la traduction faite par le colonel Alcedo, parue dans les presses d'Antonio de Sancha en un seul volume in-4^o de 708 pages, accompagnée d'une introduction et d'un appendice –et le prénom du médecin écossais est dit "Jorge", comme Alcedo l'avait traduit erronément, au lieu de Guillermo. Cela fait croire que ce "criado admirable", comme le qualifie Olavarieta lui-même³⁶, aurait pu être tenté de récupérer, après la condamnation de son maître, une partie de ses livres, dont il aurait pu se servir dans son métier de chirurgien –même si l'idée de berner de cette façon le Tribunal du Saint-Office n'était pas sans danger.

Le médecin José Joaquín de Clararrosa: Olavarieta au Portugal

Nous savons par un rapide résumé de ses démêlés avec l'Inquisition qu'Olavarieta adresse à la

30 México-AGN Real Fisco de la Inquisición 136, f. 392.

31 *Ibidem*, ff. 392-393. Calderón réclame aussi un autre livre intitulé "Temporal y eterno", sans d'autres précisions. Apparemment, il s'agit de l'ouvrage du père Juan Eusebio Nieremberg *De la diferencia entre lo temporal y eterno. Crisol de desengaños, con la memoria de la eternidad, y postrimerias humanas, y principales misterios divinos*, Madrid, 1640, traduit au guarani par le jésuite Joseph Serrano et imprimé "en las Doctrinas. Año de 1705". Si Calderón entend parler plutôt de la traduction, il s'agirait d'un véritable joyau typographique...

32 *Ibidem*, f. 395. Haro dit lui avoir prêté une vingtaine de livres, parfaitement identifiés, puisqu'ils portent tous son nom; mais il ne donne pas les titres.

33 *Ibidem*, f. 363.

34 Le commissaire ecclésiastique assure cependant avoir vendu en vrac l'ensemble des livres trouvés dans la maison d'Olavarieta, y compris ceux ne lui appartenant pas.

35 México-AGN Criminal 676, f. 111.

36 *Ibidem*, f. 58, lettre citée à Juana Amat

Junta Provisional de Gobierno, créée en mars 1820, qu'il avait été conduit de Mexique à Cadix et enfermé dans les cachots de l'Inquisition, avant d'être transféré à sa destination définitive, où il était censé demeurer pendant le reste de sa vie, et d'où il aurait pris rapidement la fuite:

Denunciado pues E. Señor alevosamente, preso afrentosamente; y sentenciado iniquamente en el Tribunal de Mexico en 1802, despues de estar cerca de tres años en las carceles de su anfiteatro, conducido a un calabozo de la carcel de Cádiz con la maior crueldad, e ignominia, y ultimamente: despues de siete meses al lugar de la penitencia; recurrir de este lugar al medio de la fuga, para confundirme en el abismo del olvido absoluto de mi Patria, de mi Familia, y de mis parientes, que hasta este momento ignoran mi destino; y borrando del libro de los vivientes mi propio nombre, y apellido, tome este, con que por haora me assigno para no ser jamas conocido de mis semejantes.³⁷

Il signe en effet cet écrit du nom de José Joaquín de Clararrosa. Il prétend par la même occasion s'être enfui en France, et avoir passé ces longues années d'exile en Angleterre et incidemment, vers la fin, au Portugal. Or nous savons qu'il n'en est rien. En effet, dans un mémoire qu'il adresse au marquis de Casa Irujo, sans date, mais rédigé très probablement à la fin de 1818, Clararrosa parle de son "experiencia de 14 años de residencia en Portugal"³⁸. Il a dû donc arriver à Lisbonne à la fin de 1805. L'Ambassadeur espagnol au Portugal, Manuel de Negrete de la Torre, comte de Campo Alange, lui a donné des lettres de recommandation fort élogieuses:

Certifico que o Doutor Don José Joaquim de Clararosa Professor de Medecina por a Real Universidade de Sarragoça, examinado, e aprovado, pello Real Proto Medicato de Madrid, a quem conbeço por trato, comunicação, e repetidos informes de diferentes Chefes Militares da Real Armada de Espanha, debaixo de cujo comando desempenhou algumas comiçoens de sua profiçao em diferentes expediçoens de Asia, e America com os maiois acerto, e utilidade e beneficio do Estado; hé pessoa de conhecida probidade, notorio talento, e acreditada prodença, qualidades que o constituem recomendavel, e digno de toda a estimaçao.³⁹

Olavarrieta ne parle cependant nulle part de ses études de médecine. Ainsi, on peut imaginer qu'il a produit de faux documents devant l'Ambassadeur. Celui-ci affirme cependant le connaître. Et la lettre citée est datée du 20 mars 1803, à un moment donc où le moine exilé était encore en prison au Mexique: en antidatant le document, on a certainement voulu éviter tout rapprochement entre le médecin Clararrosa et le franciscain Olavarrieta. Il est donc fort probable que le comte ait pris le fugitif sous sa protection, et lui ait fourni lui-même les papiers faisant état de sa nouvelle identité⁴⁰. Ensuite, il aurait sûrement fait jouer ses influences pour assurer le succès du faux médecin dans les examens qu'il a passés au Protomédicat de Lisbonne, et avoir ainsi la permission du Régent, datée du 23 juin 1806, l'autorisant à "livrement exercitar a Medecina em qualquer parte dos meus Reinos, e Senhorios da mesma maneira que os Medicos aprovados pella Universidade de Coimbra"⁴¹.

Le médecin Clararrosa a exercé d'abord sa profession à Lisbonne: il apparaît, en effet, en cette

37 Madrid-Archivo del Congreso de los Diputados, Papeles reservados de Fernando VII, tome 41, f. 363 v. Le document est daté du 8 mai 1820. Le récit d'Olavarrieta est assez équivoque et il contient quelques inexactitudes: arrêté la nuit du 25 novembre, sa sentence a été rendue en mai 1803; et il n'est pas resté trois années dans les cachots de l'Inquisition au Mexique, mais à peine deux, puisqu'il a été transféré en métropole en août 1804.

38 Madrid-AHN Estado Leg. 1 / 5433, n° 62, dossier non numéroté.

39 Je cite la copie qui se trouve à Lisboa-Instituto dos Arquivos Nacionais Torre do Tombo, Desembargo do Paço, Alentejo e Algarve, maço 518, doc. 8; le dossier n'est pas numéroté.

40 Il est fort probable qu'Olavarrieta ait contacté Manuel de Negrete par l'intermédiaire des amis d'Urbina en Espagne. En effet, le 2 mai 1795, Juan de Mata Urbina remercie, au nom de "toda nuestra familia", le comte de Campo Alange pour sa nomination en qualité de gouverneur de Guayaquil [Simancas-AGS Secretaría de Guerra 7079, exp. 5, doc. 51].

41 Lisboa-I.A.N. Torre do Tombo, Desembargo do Paço, Alentejo e Algarve, maço 518, n° 8, f.s.n. A. Gil Novales, qui a consulté cette documentation, croit qu'Olavarrieta était réellement médecin: "Según documentos portugueses, [...] en Zaragoza se hizo médico, título que revalidó en los Protomedicatos de Madrid y Lisboa" ["Clararrosa, americanista", art. cité, p. 113]; et il insiste dans le *Diccionario Biográfico del Trienio liberal*: "En fecha indeterminada se hizo médico en Zaragoza, título que revalidó luego en los protomedicatos de Madrid y Lisboa" [Madrid, El Museo Universal, 1991, p. 479]. On ne comprend pas trop bien quelle aurait été l'utilité pour Olavarrieta de ses prétendus études en médecine, puisque les documents présentés devant les autorités médicales portugaises étaient libellés au nom de José Joaquín de Clararrosa...

qualité dans l'*Almanach* de 1807⁴². Puis après, il est passé en Alentejo, où il a été médecin dans la ville d'Almodôvar. Entre temps, il s'était marié, car il se dit, le 29 août 1808, "casado en este Reino de Portugal con señora portuguesa, naturalizado"⁴³. En mai 1808, il a été appelé à Faro par le conseil municipal installé par les troupes françaises, qui auraient chassé de la ville l'un des médecins, rendu suspect en raison de ses liens de famille avec des Anglais. Le retour de ce médecin en septembre 1808, après le retrait de l'armée d'occupation, est à l'origine d'une longue querelle juridique. Clararrosa est appuyé par le Conseil qui l'a nommé, tandis que l'Église, avec l'évêque à sa tête, soutient son rival, qui affirme prêter "os auxillios da Medecina ao Ex^{mo} Snr Bispo do Algarve, ao Seminario, e a sua Casa"⁴⁴. Clararrosa finira par avoir gain de cause: en effet, le 7 décembre 1809, le Régent confirme sa nomination, et lui assure la totalité de ses émoluments⁴⁵. Quelque temps plus tard, dès le mois d'août 1810, il sera appelé par le Conseil de Lagoa pour s'occuper des malades de cette ville de 2.500 habitants, et de ceux d'Estombar, Mexilhoira da Carregaço et Farragudo⁴⁶. Il a accepté cette invitation pour des raisons d'abord économiques, son salaire étant presque doublé⁴⁷ - sans compter l'existence, dans le voisinage, de quelques villages sans médecin titulaire, comme le lui écrit le Conseil de la ville, ce qui pourrait accroître ses entrées. Mais nous apprenons par Clararrosa lui-même qu'il y a été surtout poussé par la persécution de l'évêque de Faro, "conduzido por huma aversao habitual e implacavel contra o suplicante, por haver-se defendido das suas persecuicoes, e violencias ao abrigo da Protecção Regia"⁴⁸. Des années plus tard, en 1815, il sera encore soumis à jugement ecclésiastique, accusé d'avoir frappé le sacristain de l'église de Lagoa. Et le curé, sur les instances encore de l'évêque de Faro, d'après Clararrosa, a poussé à sa déposition auprès du Conseil municipal. Les arguments qu'il y apporte mélangent la xénophobie aux accusations de faussaire et d'incrédule, et font croire que l'église portugaise soupçonnait chez Clararrosa un passé peu édifiant:

Que o denominado Medico Clara Rosa, não tem em tempo algum apresentado, nem registado nos Livros desta Camara, Cartas de Bachares, ou de formatura, pellas quais se fizesse certo que tenha cursado estudos de Medicina, ou outra alguma Faculdade, na nossa bella Universidade, ou em outra alguma da Europa; a pesar disso, elle se levantou com o Titullo de Medico, e o mais hé que ouza arrojar assi, o Titullo honorifico de Doutor, e de Dom nas suas proprias assignaturas.

Que o denominado Medico Jose Joaquim Clara Rosa, não hé Portugues, mais Espanhol de Nação, consta por notoriedade, e observação que a sua projição, fora muito diversa da Medicina delicada, e difficil de sondar em seus misterios, bem como elle viera expatriado por motivos não favoraveis, levantando-se Curandeiro nas terras deste Reyno [...]

Que o denominado Medico Espanhol quando, infelizmente era chamado para curativo de alguma molestia, deixava morrer varios Emfermos, sem lhe advertir como devia a necessidade de recibir os Sacramentos, e sem elhes morrerem [...] Finalmente, elle nao hé mais que hum aventureiro, levantando-se por sua propria boca e autoridade Embustero Medico, ou curandeiro [...].⁴⁹

Dans la plainte qu'il adresse au Régent à cette occasion, Clararrosa, fidèle à son style, ne se tient

42 *Almanach do Anno* de 1807, Lisboa, Na Impressao Regia, Con Licença de Sua Alteza Real, "Medicos da Familia", p. 428: "D. José Joaquim de Clararrosa, na rua direita de Loreto, n. 45". C'est Clararrosa lui-même qui renvoie à cette publication, dans un rapport élevé au Régent le 29 août 1808, pour prouver qu'il est "conocido en la capital y fuera de ella como hombre publico, ciudadano pacífico, y sin la menor nota en mi conducta (vease el Almanach de Lisboa de 1807, fol. 428)." [Lisboa-I.A.N. Torre do Tombo, Desembargo do Paço Alentejo e Algarve, Maço 512, n° 23; le dossier n'est pas numéroté].

43 *Ibidem*, f.s.n. Le testament de Clararrosa (Cádiz-A.P. not. 25, protocolo 5.593, ff. 43 et ss.) se révèle aussi inexact en ce qui concerne la date de son mariage: "Declaro contraje matrimonio con la expresada D^a Maximiana Candía de Pesol, en la ciudad de Lisboa, de cuyo matrimonio no hemos tenido ni procreado hijos algunos, cuyo consorcio se verificó habrá diez y nueve años...". Ce document a été publié par F. Ravina Martín, "El entierro de un masón: José Joaquín de Clararrosa (1822)", *Revista de Historia Contemporánea* I (1981), 65-80.

44 *Ibidem*, f.s.n. Rapport du médecin Lazaro Doglioni au Régent, à Faro, le 21 mai 1809.

45 Lisboa-I.A.N. Torre do Tombo, Desembargo do Paço Alentejo e Algarve, Maço 518, n° 8, f.s.n.

46 *Ibidem*, ff. s.n.

47 Le Conseil municipal a prétendu par la suite que Clararrosa devait payer de son salaire un chirurgien; il a fait appel au Régent, qui lui donna gain de cause le 3 février 1813 (*ibidem*, f.s.n.).

48 *Ibidem*, f.s.n.

49 *Ibidem*, ff. s.n. Réponse du Conseil de Lagoa au Corregidor de Faro, qui instruit le dossier.

pas sur la défensive: il demande la protection du pouvoir civil contre les excès de l'Église, et "exige o mais prompto remedio, para que o seu exemplo nao contamine as deliberações de outros Senados que a falta de Ministro territorial podem facilmente ser corrompidos ou seduzidos, havendo huma secreta e malpareja influencia procedida dos Chefes, e Ministros da Religiao".⁵⁰ Appuyé dans ce différend par les forces vives de la localité, Clararrosa sera rétabli dans ses fonctions début 1816.⁵¹

En octobre 1818, Clararrosa est toujours médecin à Lagoa. Il propose à cette date aux autorités espagnoles la fabrication dans le pays d'un fébrifuge de son invention, sur la base d'une "eau d'Angleterre" existant au Portugal, et décrit dans un mémoire daté de décembre 1818, qu'il adresse au roi par l'intermédiaire du marquis de Casa Irujo:

*En mi Representacion [d'octobre 1818] a V.M. estableci que la eficacia de la agua de Inglaterra no estava limitada a las enfermedades febriles acompañadas de un principio de debilidad: que su oportuna aplicacion satisfacía completamente todas las yndicaciones deducidas de atonia general. Haora estendiendo mas estas aserciones devo decir: que en todos los casos en que un estado de debilidad actual o habitual de alguna vicerá particular alterase notablemente las demas funciones de la economia animal, produce ella los mas ventajosos efectos. Sobre todo en aquellos casos en que avatida del todo, o quasi destruida la fuerza de todos los sistemas de la vida, a resulta de grandes trabajos o extraordinarias evacuaciones llega el hombre a confundirse con los cadaveres, y los Medicos asistentes a dar por nulos los recursos de su Profesion: en estos casos se diviniza el agua de Inglaterra para obrar prodigios, que no parecen del orden natural, a quien no tiene exacta ydea de la Naturaleza.*⁵²

Dans la suite de sa correspondance, Clararrosa donne un "Plan economico para el Establecimiento de una Fabrica de Agua de Inglaterra en España", qui porterait la dénomination "Chinchonate antifebril de Fernando VII" (21 mars 1819). Cette conduite servile de l'ancien défenseur des idéaux révolutionnaires à l'égard du monarque absolutiste s'explique sûrement par sa situation économique, qu'il décrit lui-même en ces termes: "Medico de una Villa pobrissima, en el Reyno mas pobre de la Peninsula, es constante que no puedo tener mas que una precaria subsistencia".⁵³ Clararrosa soupçonnant les autorités consulaires espagnoles de faire traîner l'affaire⁵⁴, il multiplie les mémoires, où il parlera encore du "desorden en [sus] negocios personales" (1^{er} juillet 1819), et proposera même, s'il en était indispensable, de venir en Espagne, au risque même de sa vie, tellement il est convaincu des bontés de son produit et des bénéfiques que devrait procurer à la nation sa fabrication —une entreprise qu'il compare à rien moins que la découverte de l'Amérique:

*Un limitado socorro pecuniario que V. Md mande dar para mi viage en la Aduana de Ayamonte, bajo de necesarias cautelas, poco, o nada puede influir en el estado actual del Herario nacional, quando se trata de un beneficio publico y trascendental a toda la masa de la Nacion, aun quando se malograse el fruto, por qualquiera accidente. ¡Quanto menos asegurando yo el buen exito del negocio con mi propia vida si necesario fuesse!... Los gloriosos predecesores de V. Md y Augustissimos Reyes de Espana Dn Fernando, y D. Isavel mas por un efecto de su regia liberalidad, que por esperanzas infundadas de aumentar los yntereses del Estado concedieron a Cristoval Colon dos Caravelas. Si el Descubrimiento de America en aquel tiempo fuesse tan provable como la realidad de mi proyecto, Genova y Portugal huvieran sido mas liberales.*⁵⁵

A Madrid cependant, les autorités scientifiques rejettent la prétendue originalité du médicament, qui ne serait qu'un fébrifuge comme tant d'autres [10 septembre 1819].⁵⁶ Le médecin Clararrosa devra

50 *ibidem*, f.s.n.

51 On trouve aussi un document concernant cette affaire à Lisboa-I.A.N. Torre do Tombo Desembargo de Paço Algarve maço 518, n° 59.

52 Madrid-AHN Estado Leg. 1 / 5433, n° 62, f.s.n.

53 *Ibidem*, Rapport adressé à S.M., sans date (mais seconde moitié de 1819).

54 Le dossier Lisboa-I.A.N. Torre do Tombo Negócios Estrangeiros Caixa 440 contient trois documents de la correspondance de Manuel de Lardizabal y Montoya, chargé d'affaires de l'Ambassade espagnole, concernant cette affaire, datés de Lisbonne les 16 et 26 janvier, et le 10 février 1819.

55 Madrid-AHN Estado Leg. 1 / 5433, n° 62, mémoire non daté. Cette manière de s'exprimer peut faire croire que le marquis de Casa Irujo connaissait sa véritable personnalité.

56 Entre temps, la situation économique de Clararrosa se serait encore dégradée: le 11 août 1819, le Régent l'oblige à régler

ainsi attendre le prononciamiento du colonel Rafael del Riego le 1^{er} janvier 1820, et le serment de la Constitution par Fernando VII le 8 mars, pour songer à retourner en Espagne...

Malgré ces difficultés, Olavarrieta n'a pas oublié ses inquiétudes littéraires. Dans son écrit cité à la Junta Provisional de Gobierno, Clararrosa affirme qu'il a subsisté pendant son exil "por [sus] trabajos literarios"⁵⁷. Il est plutôt vrai qu'il a mal vécu du métier de médecin. Mais il a sans doute aussi cultivé les lettres. Accompagnant son rapport, il a remis aux autorités espagnoles, "como otras tantas muestras de [su] limitada ilustración, y sentimientos", quelques travaux: un *Catecismo constitucional o breve exposición de la Constitución de la Monarquía española en forma de catecismo, una Teoría política y económica Sobre el reclutamiento de Tropas, organización de una fuerza militar nacional, y proyecto económico para su conservación, pronto pago, y alivio de los Oficiales y soldados, en fin des Reflexiones políticas Sobre diferentes artículos de la Constitución de la Monarquía española*⁵⁸. Les trois textes sont datés de 1820. On pourrait ainsi soupçonner Olavarrieta d'avoir repris la plume, enthousiasmé par les événements. Plusieurs indices suggèrent cependant qu'il avait rédigé pendant les années de son séjour au Portugal d'autres travaux autrement plus philosophiques, notamment son *Viaje al mundo subterráneo y secretos de la Inquisición revelados a los españoles*. A son retour à Cadix, toujours sous la personnalité de Clararrosa, Olavarrieta a édité son manuscrit⁵⁹, en y ajoutant vraisemblablement à cette occasion le "Discurso prevencivo del editor del presente discurso" et la note finale "El Editor À los ciudadanos españoles": en effet, tandis que l'ouvrage proprement dit plaide pour l'abolition de l'Inquisition, les documents ajoutés par l'éditeur constatent sa disparition, survenue le 9 mars 1820. Olavarrieta prétend que le texte a été rédigé en Espagne et qu'une première copie manuscrite avait été envoyée au roi Carlos IV: l'ouvrage serait ainsi antérieur à mars 1808, date de l'abdication du monarque. Toujours est-il qu'Olavarrieta a été renvoyé dans la métropole en août 1804, et qu'il s'était enfui au Portugal quelque temps après son arrivée. Ainsi, il n'aurait pas eu l'occasion, ni joui des conditions qui lui auraient permis de rédiger son mémoire en Espagne. D'autre part, un passage dans le texte même suggère qu'il aurait été rédigé plus tard, puisqu'il y est question de "los reyes de Francia (por ejemplo)" parmi ceux ne permettant pas la présence de l'Inquisition dans leurs Etats [chapitre dernier, p. 43] –mais il n'y aura pas des rois en France avant l'abdication de Napoléon et l'avènement de Louis XVIII en 1814. Enfin, Olavarrieta renvoie à la traduction portugaise de *l'Histoire universelle* de l'abbé Claude François Xavier Millot [Paris, Prault, 1773], publiée à Lisbonne entre 1780-1789⁶⁰. Evidemment, Olavarrieta aurait pu lire cette traduction en Espagne. Mais il utilise à l'occasion des mots portugais et abonde en "lusismes"⁶¹ qui plaideraient plutôt pour la rédaction de l'ouvrage au Portugal à partir de 1814.

Le texte était anonyme. Dans l'Introduction, Olavarrieta dit craindre qu'"ofreciesen algun premio para quien descubriese, denunciase ó prendiese su autor", circonstance qui aurait déterminé sa fuite immédiate "para Londres" [op. cit., p. 9]. Par ailleurs, son récit n'est pas exactement autobiographique: il n'y décrit pas ses souffrances, mais parle de manière générale. Ainsi, il insiste sur les longueurs de la

définitivement les droits relatifs à son poste [Lisboa-I.A.N. Torre do Tombo Desembargo Paço Alentejo Maço 784, Doc. 49]. Dans son écrit à la Junta Provisional de Gobierno du 8 mai 1820, Clararrosa revient sur cette affaire. Il y prétend que son séjour au Portugal a été déterminé par la réalisation de ce projet: "Un proyecto benéfico a la Nación, y utilissimo a los intereses del Estado, fue el motivo de mi venida a Portugal, para desde aquí proponerlo a S.M.C. el Sr Fernando VII, como lo verifique el año pasado de 1819: S.M.C. aceptó benignamente mis proposiciones, mas por un efecto de intriga suscitada, y fomentada por algunos Medicos de la Junta Superior, y por continuas mudanzas de Secretarios de Estado, que ocurrieron por este tiempo, dejo de tener el efecto que realmente merecia..." [Madrid-Archivo del Congreso de los Diputados Papeles Reservados de Fernando VII, tome 41, ff. 363 v - 364].

57 *Ibidem*, f. 363 v.

58 *Ibidem*, ff. 365-374, 375-384, 385-395 respectivement.

59 Cádiz, Año de 1820, Imprenta de Roquero. Le texte connu trois éditions successives en 1820, la troisième "corregida", et une quatrième en 1821 [voir B. Sánchez Hita, "La tercera edición del *Viaje al mundo subterráneo* de José Joaquín de Clararrosa: notas bibliográficas sobre la vanidad de un escritor", *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo* XII (2004), 107-119]; il a été réédité récemment, avec une introduction et des notes par D. Muñoz Sempere et B. Sánchez Hita, et un prologue d'A. Gil Novales, Salamanca, Plaza Universitaria Ediciones, 2003.

60 *Historia Universal*. Escrita en francez pelo abbade Millot e traduzida em vulgar por J.J.B. Professor de Lingua Franceza no Real Colegio de Alcoaba. Lisboa, Na Typografia Rollandiana. Con licença da Real Meza Censoria, 9 vols., 1780-1789.

61 Le style de l'ouvrage avait été dénoncé par l'auteur du *Primer Sartenazo al insigne Clararrosa. Eexamen crítico, de sus escritos, errores gramaticales, voces barbaras y frases ininteligibles que en ellos se contienen*. Cádiz, año de 1820, pp. 5-10. D. Muñoz Sempere et B. Sánchez Hita relèvent dans leur édition de l'ouvrage d'autres mots et formules proches du portugais.

procédure, mais nous savons que son cas a été jugé très rapidement: arrêté dans la nuit du 25 novembre 1802, la sentence fut rendue en mai 1803. Il semble aussi évident qu'il n'a pu entendre la double formule d'accusation fiscale, "una fórmula general, que sirve para todos los reos del sexo masculino; y [...] otr[a] para el sexo femenino y hombres rústicos, que en lugar de heregías, y errores consta de brujerías, echicerías, pactos diabólicos, obscenidades, y tercerías infames" [cap. 4°, p. 24]. Il n'en reste pas moins que certaines descriptions sont certainement le reflet des situations vécues: les terreurs de la première nuit passée par la victime en prison sont, sans aucun doute, les terreurs d'Olavarrieta lui-même; le récit de la première audience est certainement tiré de son expérience, ainsi que ce que l'auteur écrit concernant la manière de procéder de l'accusation, ou le rôle de la défense, "sobre que no se escribe una sola letra" [cap. 5°, p. 28]. Parfois, exceptionnellement, les formules utilisées trahissent l'autobiographie: dans la matinée qui suit la première nuit en prison, écrit-il, arrivent dans son cachot "dos hombres vestidos de negro, que no traian aparato alguno de escribir" [cap. 3°, p. 19].

Olavarrieta précise dans l'introduction que "el autor no es de aquellos reos, que penitenciados por la Inquisicion, y tomando asilo fuera de su Patria, tratan de publicar calumnias y mentiras" [p. 8]. Ce faisant, il ne cherche pas tant à celer son identité, protégée par l'anonymat, qu'à ne pas compromettre la crédibilité de son témoignage. En effet, il signale au même endroit que le traducteur portugais de l'ouvrage de Millot rejette la critique que celui-ci fait de l'Inquisition, sous prétexte que les arguments avancés sont des calomnies et des mensonges fabriqués par des hérétiques corrigés par l'institution, "calumnias y mentiras inventadas por los reos emigrados de la Inquisicion" [p. 8]⁶². Et dans le texte, Olavarrieta fait allusion à "cierta suposicion de que los fugitivos y emigrados no merecen crédito alguno" [cap. 5°, p. 29]. Il a sans doute soupesé les avantages et les inconvénients, et décidé que le fait de se présenter en victime de l'Inquisition ayant vécu ce qu'il dénonce ne compenserait pas le discrédit que cette circonstance revêt nécessairement parmi les défenseurs du tribunal. Cette stratégie ne facilite pas sa tâche, le fonctionnement de l'institution restant caché aux citoyens en général, mais aussi à la famille inquisitoriale elle-même. D'après Olavarrieta, seuls ceux qui font partie des tribunaux connaissent la procédure, ils sont les seuls à être vraiment "initiés". Ainsi s'explique qu'il affirme tenir l'essentiel de l'information qu'il donne aux lecteurs d'un secrétaire de ces tribunaux:

En la Nueva Orleans comunicó familiarmente una persona de mucho juicio y providad, que sirvió catorce años de secretario interior de un tribunal de nuestras Américas, que se vió precisado á emigrar por haber advertido á un amigo denunciado el peligro en que estaba, y temer ser descubierto [p. 9].⁶³

Puis, il aurait complété cette information avec des renseignements obtenus "à Londres et à Paris" dedifférents hommes de lettres condamnés par l'Inquisition, ainsi que par la lecture "en repetidas obras impresas nacionales y estrangeras" [Introd., p. 9], à quoi il aurait enfin ajouté les résultats d'une recherche pendant des années, dans les ténèbres, "palpando sombras", tirés surtout de l'assistance aux autos-da-fe [introd., p. 9]. A vrai dire cependant, il ne semble pas qu'un ouvrage construit sur ces fondements soit plus fiable que le récit autobiographique. En effet, l'expérience personnelle de l'auteur ne lui donne pas accès aux "mystères" de l'Inquisition, et le témoignage des personnes qui auraient connu ses prisons reste suspect de partialité. La crédibilité de l'ouvrage repose ainsi en somme sur la figure de l'inquisiteur. A la différence de l'auteur prétendu, l'inquisiteur connaît vraiment les mystères de l'institution. Il n'en reste pas moins que ce confident est lui-même un fugitif, et de la pire espèce, puisque cet homme dit juste et bon, "hombre de juicio y probidad", aurait servi pendant de nombreuses années un tribunal d'iniquité...

62 "O Author desta *Historia Universal*, assim como muitos outros Authores, quando fallao da Inquisição, cahem em muitos absurdos, por nao saberem a fundamento quaes sao as providentissimas Leis, que este Regio Tribunal tem para se reger, e cuidar no processo dos réos, e por ouvirem as vozes soltas, e apaixonadas de alguns, que escapando aos seus bem justos castigos se retirárao a Paizes estranhos. E estes em lugar de mostrarem as suas culpas, gritao contra o Tribunal, para deste modo serem mais ouvidos, e estimados daquelles, que caprichao de serem humanos. [...] Donde quem lér esta passagem neste Author, note bem que elle como nao tinha em França Inquisição, tudo quanto ouvia de lá de Espanha, e Portugal, he de informação, e quasi sempre de homens réos, e fugidos, que basta esta condição para nao serem ouvidos" [*op. cit.*, Tomo Setimo, 1787, Oitava Epoca, Cap. VII, pp. 63-64, 64-65].

63 Olavarrieta décrit au chapitre premier la composition de ces tribunaux, qui comptaient deux secrétaires intérieurs, "secretarios interiores".

La conduite de l'éditeur paraît elle-même assez atrabilaire. Pour commencer, il attribue explicitement le texte à Olavarrieta dans son "Discurso prevensivo":

Esta pequeña obra, escrita por D. Juan Antonio Olavarrieta, cura que fue de la parroquia de Axuñitlan, en el obispado de Valladolid de Mechoacan, reino de Nueva España, preso y sentenciado en el tribunal de Méjico, por autor de un discurso intitulado el Hombre y el Bruto, por ateo, deísta, y materialista espone los procedimientos interiores del tribunal... [p. 5].⁶⁴

Ce faisant, il ruine la stratégie développée dans l'ouvrage: en effet, comme il le dit, le curé Olavarrieta a été jugé et condamné par l'Inquisition. Or, il en est parfaitement conscient, et c'est pourquoi il essaie d'en limiter les dégâts:

Si la cualidad de ser obra de un penitenciado por la Inquisicion disminuyese algun tanto su merecimiento en el concepto popular de los españoles: estoy cierto y seguro que la parte ilustrada de la Nacion y todos los sábios estrangeros compensarán con sus elogios y estimacion el mérito real de este discurso y las recomendables cualidades de su original composicion [ibidem, p. 6].

S'il agit donc de la sorte, c'est sans doute qu'il a ressenti à ce moment de sa vie un pressant besoin de se revendiquer⁶⁵. Il accuse ainsi le Tribunal d'avoir dépeuplé Olavarrieta de tous ses droits, de "todos los derechos del hombre, político, y religioso", et de l'avoir soumis à une humiliation qui n'était fondée que sur le mensonge et la calomnie, "fundada en la mentira y calumnia" [ibidem, p. 5]. Au nom de ses droits politiques et religieux, Clararrosa aurait pu revendiquer le droit d'Olavarrieta à penser librement, à être athée et républicain. Paradoxalement, il a tenu plutôt à proclamer son innocence. Sa prudence n'est que trop justifiée: la réaction règne partout en Europe et la constitution libérale dont jouit l'Espagne a été imposée par un soulèvement militaire à un monarque qui est très loin du prototype de roi-philosophe si cher aux penseurs de l'époque⁶⁶.

L'éditeur des *Cartas familiares del Ciudadano José Joaquin de Clararrosa, á Madama Leocadia*, un ami de l'auteur qui se cache sous les initiales E.Z., explique que l'auteur avait autorisé la publication posthume de son ouvrage en 1815, au moment où il habitait le Portugal:

El manuscrito de estas cartas (produccion original del célebre escritor Clararrosa), que por la mas rara y dichosa combinacion de circunstancias llegó á mis manos en los infaustos tiempos en que la afligida España era regida con un cetro de fierro, bajo el poder absoluto del tirano mas abominable y odioso que han conocido los siglos, por su pérfida ingratiud, hubiera salido á luz, aun en medio de aquellas borrascosas tempestades, á no haber temido, y con fundada razon, que su publicacion debia precisamente comprometer la tranquilidad y libertad que gozaba su autor, que en aquella época residia pacificamente en Lisboa, despues de haberse substraído de la persecucion y bárbara crueldad del monstruoso y sanguinario tribunal de la inquisicion. Sin embargo, eran tan vehementes mis deseos de imprimir y publicar esta obrita, entre mis amigos, y otras personas dignas de toda confianza, que á solicitud, y ruegos de estas mismas, consulté á su autor, para que permitiera se imprimiese con la mayor reserva y bajo el anónimo o pseudónimo. Al efecto le escribí desde Gibraltar el año 1815, y poco tiempo despues tuve la lisonjera satisfaccion que me honrara con su contestacion, que en breves palabras se reducia á decirme, que habia recibido la

64 Olavarrieta a toujours signé "Juan Antonio de Olavarrieta"; il s'agit donc ici, sans doute, d'une erreur typographique, de même qu'Axuihitlan, pour Axuchitlán, et Mechoacan, pour Michoacán.

65 Clararrosa avoue incidemment avoir été jugé et condamné par l'Inquisition: "Si estuve en la inquisición, si fui sentenciado a reclusión perpetua..." (*Diario Gaditano*, numéro 26, correspondant au 10 octobre 1820; cité par D. Muñoz Sempere et B. Sánchez Hita, édition citée, p. 24). Mais il ne s'identifie point dans l'ouvrage avec l'Olavarrieta victime de l'Inquisition. Bien au contraire, il assure avoir reçu le manuscrit de la main du curé, très malade, "enfermo gravísimamente, y sin esperanza de vida" [Discurso prevensivo, p. 5] —une espèce de testament, en somme, une figure littéraire fort pratiquée dans les milieux radicaux.

66 Dans son écrit à la Junta Provisional de Gobierno, Clararrosa adopte la même ligne de défense: "Los crímenes de lesa Magstad divina, y humana con que fui calumniado en publico auto de fee, jamas existieron. Los delitos de Religión, que se me imputaron en el acto de su iniqua sentencia nunca se provaron..." [Madrid-Archivo del Congreso de los Diputados Papeles reservados de Fernando VII, tome 41, f. 363]. Olavarrieta avait soutenu au moment de son arrestation que le traité *El Hombre y el Bruto* n'était rien d'autre qu'une simple compilation de plusieurs auteurs, à son usage exclusif.

*mayor complacencia cuando se habia enterado que se hallaban en mi poder sus Cartas, que por la astuciy mala fe de un amigo simulado habian salido del suyo; me rogaba al mismo tiempo que de ningun modo las imprimiera mientras él viviese, y por último, me concedia el derecho de propiedad sobre ellas, para que hiciese el uso que gustase, con la precisa condicion que habia de ser despues de su fallecimiento.*⁶⁷

Cette explication présente quelque difficulté: nous savons que Clararrosa n’habitait pas Lisbonne en 1815, mais qu’il exerçait la médecine à Lagoa—et que cette année-là n’avait pas été des plus tranquilles pour lui; aussi, l’éditeur ne dit pas explicitement qu’il lui ait écrit dans la capitale portugaise. Il se pourrait donc qu’il parle de son séjour à Lisbonne durant les années 1805-1807. Cette conjecture ne semble pourtant pas solide: en effet, l’éditeur dit que Clararrosa résidait à Lisbonne au moment même où les lettres lui sont tombées entre les mains, pendant le règne du monarque le plus odieux par son ingratitude, c’est-à-dire Fernando VII, qui a restauré l’absolutisme après l’espoir que son retour sur le trône en 1814 avait éveillé chez ses sujets. Il faudrait ainsi conclure que l’éditeur invente les circonstances de son récit, parfaitement adaptées d’ailleurs aux clichés habituels de cette littérature: écrit rédigé à l’usage privé d’un cercle d’amis, trahison d’un proche qui élargit sa circulation, publication posthume en manière de testament...

Le contenu de l’avis de l’éditeur exclut que Clararrosa puisse être lui-même derrière cette édition. D’ailleurs, il n’aurait pas ignoré les détails de son séjour au Portugal; et il n’aurait sûrement pas révélé que le publiciste Clararrosa était le franciscain Olavarrieta, comme il ne l’a pas fait dans l’édition de son opuscule sur l’Inquisition. Il est aussi fort douteux que l’ouvrage ait été rédigé au Portugal. On imagine mal que Clararrosa n’ait pas songé à l’éditer dès son arrivée en Espagne, comme il a fait avec sa plainte contre les tribunaux du Saint-Office, en cachant son nom et tout détail qui aurait pu mettre les autorités sur sa piste. Il serait ainsi raisonnable de croire que ces lettres philosophiques sont l’une des dernières productions de Clararrosa, écrites sûrement après son retour à Cadix en 1820, et publiées par un ami, pas trop proche cependant, peut-être à Cadix, et non pas à Gibraltar.

A son retour en Espagne en 1820, Clararrosa a activement participé à la vie politique. Il a publié un *Diario Gaditano* et inondé le marché avec des brochures et pamphlets contenant une critique philosophique, religieuse et politique, radicale. Mais il n’a pas oublié son intérêt pour la médecine. Le journal contient plusieurs articles touchant cette matière. Il a aussi publié un traité intitulé *Balneologia médica, teórico-práctica o arte de aplicar los baños a beneficio de la salud pública*⁶⁸. Il devait mourir en prison à Cadix, en janvier 1822, accusé de préparer un complot pour l’assassinat du roi Fernando VII.

67 Gibraltar, Año de 1822, “Aviso del Editor”, pp. III-IV.

68 Por el ciudadano José Joaquín de Clararrosa, Cádiz, Imp. de la Sincera Unión, a cargo del mismo, 1821, 88 pp. in-8°.